

me mis à voyager, mais à voyager sérieusement; car, je ne connais rien de plus insipide que ces courses sans but comme sans résultat, dont tant de découvertes se passent la fantaisie, et qui ne laissent dans l'esprit que le souvenir des hôtels où l'on dine bien ou mal.

Lorsqu'après avoir exploré l'Espagne et l'Italie, j'arrivai en Allemagne, en 1826, je vous dirai que jusque-là je m'étais très-superficiellement occupé d'agriculture; c'était sans doute un oubli de ma part.

Un matin, après avoir couché dans une petite ville du Wurtemberg, je demandai à mon hôte, au moment de partir, des indications précises sur le chemin que je devais prendre pour me rendre à N***. Muni des instructions de mon hôte, je partis à cheval, selon mon habitude. J'avais environ cinq lieues à parcourir dans la forêt, et bientôt je m'engageai sous un dôme de verdure que formaient audessus de ma tête des arbres séculaires. Le mois de septembre tirait à sa fin, et cependant la journée était chaude et lourde. D'énormes nuages semblaient surgir des profondeurs de l'horizon, que j'apercevais par moments; et, quoique leurs couches menaçantes n'eussent pas encore envahi la partie du ciel où se trouvait le soleil, il pâlisait, et laissait tomber sur la terre ces rayons ternes et livides qui donnent au feuillage une teinte si lugubre. Tout, dans la nature, annonçait l'imminence d'un violent orage.

A peine avais-je déroulé et jeté sur mes épaules mon manteau de toile cirée, que la tempête éclata. Courbé sur ma selle, le visage fouetté par la pluie, étourdi par les éclats du tonnerre, aveuglé par les éclairs, je galopais depuis un quart d'heure environ, quand plusieurs mesures d'un chant grave et doux frappèrent mes oreilles. Je m'arrêtai pour mieux écouter; je distinguai nettement un chœur de cinq ou six voix exécutant une de ces belles cantates religieuses si populaires en Allemagne.

Persuadé que j'étais dans le voisinage d'une maison, je regardai de tous côtés, mais aucune trace d'habitation ne s'offrit à mes yeux. Et cependant, les accords mélodieux continuaient à alterner, pour ainsi dire, avec la grande voix de la tempête. Mon étonnement, ma curiosité étaient surexcités au dernier point. D'où sortaient ces chants? Certainement, me dis-je, les Allemands sont d'intrépides musiciens, mais pas assez

pour improviser par un pareil temps, un concert en plein air!

Enhardi par cette réflexion, je quittai le sentier, et, me guidant sur les accords, qui devenaient de plus en plus distincts, je m'enfonçai dans la clairière. Je ne tardai pas à me trouver en face d'un amas de rochers dont la disposition et l'assemblage formaient une espèce de grotte naturelle, où une demi-douzaine de jeunes gens s'étaient mis à l'abri de l'orage. Ils ne m'avaient pas entendu venir, et lorsque mon cheval allongea inopinément sa tête sous la voûte, tous poussèrent une exclamation de surprise et d'effroi. « Mes amis, leur dis-je, en sautant à terre et en attachant mon cheval à un arbre, vous recevrez bien parmi vous un voyageur égaré. » Un abri et de la bonne musique, c'est plus que je n'espérais. Puis m'adressant à un grand blondin de seize à dix-sept ans, dont le costume et les manières annonçaient une certaine supériorité sur ses camarades, je lui demandai où je me trouvais.

« Dans la grotte de l'Ermito-Blanc. Nous avons, mes camarades et moi, fait la partie de venir cueillir des noisettes, et, surpris comme vous par l'orage, nous nous sommes réfugiés ici. Nous demeurons dans le bourg de O**.

Le mieux que vous ayez à faire, Monsieur, par un pareil temps; c'est d'accepter pour cette nuit un lit chez mon père, si toutefois vous voulez bien nous accorder cet honneur. »

Je n'oublierai jamais l'expression à la fois modeste et bienveillante que prit la candide figure du jeune homme lorsqu'il m'adressa cette proposition. Pour toute réponse, je lui serrai affectueusement la main, et sans hésiter, sans recourir à ces vaines formules de politesse, j'acceptai.

— Comme nous avons fait nous-mêmes, dit Victor à demi-voix.

— Ce dont je vous sais un gré infini; rien ne glace le cœur comme les cérémonies hors de saison. Mieux vaut refuser tout net une offre cordiale que d'accepter après s'être fait prier.

Je continue. Peu à peu le ciel s'éclaircit, le vent tomba, et les roulements du tonnerre s'éteignirent dans le lointain.

Mes compagnons firent aussitôt leurs préparatifs de départ; c'est alors seulement que je vis dans un enfoncement obscur un gros sac de noisettes. Déjà, l'un des jeunes gens s'appropriait à couper une forte branche pour suspendre le sac et le porter à deux, quand j'offris

de laisser cette corvée à mon cheval. Sur mon assurance positive que je préférerais faire la route à pied, ma proposition fut acceptée, et les noisettes occupèrent sur ma selle ma place accoutumée.

D'après mes calculs, nous devions être à moitié chemin, quand, sur un signe de mon hôte, l'un des jeunes gens se glissa sous bois et disparut. Je deviai qu'il prenait les devants pour m'annoncer, mais je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. En approchant des maisons, mes compagnons, qui semblaient avoir hâte de rentrer chez eux pour rassurer leurs familles, vinrent les uns après les autres me souhaiter le bon soir, en sorte que je restai bientôt en tête-à-tête avec mon hôte.

« Voyez-vous, me dit-il, en laissant le bourg sur la droite, ces bâtiments à demi masqués par un immense tilleul? c'est la ferme de mon père. Suivons ce sentier, nous y serons dans cinq minutes. »

(A continuer.)

SOIN DES MOUTONS EN HIVER.

Quelque froid qu'il fasse, on pourra toujours sans inconvénient faire sortir les bêtes à laine pendant quelques heures de la journée, pourvu que l'air soit sec. Ce qui leur est nuisible, ce n'est pas le froid, contre lequel les garantit leur épaisse toison, c'est l'humidité du sol et de l'atmosphère. Aussi, pendant le dégel sera-t-il prudent de les laisser à la bergerie. « Le grand hiver, disent les bergers, n'est pas l'hiver des moutons; » en effet, pour eux le véritable hiver, le temps de la souffrance, est le mois où la température commence à se détendre et où l'air se charge de vapeurs. La neige ne doit pas effrayer le berger, même s'il voit ses moutons en manger; les expériences de Dantenton prouvent qu'elle ne leur est pas du tout nuisible.

En hiver, plus peut-être qu'en été il est important de laisser toujours à la disposition des moutons du sel, soit en bloc, soit en petits sacs de toile que l'on suspend au râtelier. Les moutons vont les lécher et prennent ainsi la quantité de cette substance qui leur est nécessaire; en outre de ses propriétés toniques, le sel a l'avantage d'exciter l'appétit, et de rendre les aliments plus digestifs. Les bergers allemands ont l'habitude de l'employer en poudre; ils en répandent deux fois par semaine une certaine quantité dans les mangeoi-